

# pays lusophones d'Afrique



**NELSON EURICO CABRAL**

**Le Moulin et le Pilon**

**L'Harmattan, 1980**

En 180 pages, Nelson Cabral, lui-même Cap-Verdien, présente une analyse très fouillée de l'archipel où il a vu le jour : deux poignées d'île pauvres, très pauvres même, volcaniques, semées au cœur de l'Atlantique à un peu plus de 500 km au large de Dakar et de la presqu'île qui porte le même nom. Ont-elles jamais connu la richesse ou au moins l'aisance ? Peut-être avant leur découverte dans les années 1460 et leur colonisation par les Portugais. Dans leurs 4 900 km<sup>2</sup> — beaucoup moins si l'on ne retient que les terres effectivement cultivables — elles accueillent près de 300 000 habitants et une population presque égale — la diaspora de l'émigration — vit hors de cette nation qui est devenue indépendante en 1975.

L'étude de N. Cabral est un travail classique — il s'agit d'ailleurs d'une thèse de 3<sup>e</sup> cycle soutenue à la Sorbonne en 1979 — et cet ouvrage comble une grave lacune de la bibliographie sur les pays lusophones

d'Afrique, c'est-à-dire les anciennes colonies portugaises. Les autres pays lusophones ont vu publier sur leur compte ces dernières années des travaux (l'Angola, le Mozambique, la Guinée-Bissau). Le Cap-Vert (avec S. Tomé et Príncipe) était oublié. N. Cabral comble au moins une lacune et l'on pourra désormais s'informer sur ce jeune État, mais vieille nation très originale puisqu'elle a connu une fusion de races (Européens, Africains), unique en Afrique, qui a donné des traits spécifiques à cette patrie où les métis représentent la quasi-totalité de la population.

Cabral suit un plan classique : une présentation d'ensemble (histoire, géographie); cette dernière est sans doute un peu brève pour qui ne connaît pas encore le Cap-Vert. Cette première partie est suivie d'une analyse de la vie agraire et agricole, le passage du système esclavagiste à une économie agraire de type semi-féodal. En 1980, si l'on en croit l'auteur, on se trouve encore avant la réforme agraire et l'indépendance n'a rien changé sur ce point. Puis on aborde la vie sociale, religieuse et culturelle. Celle-ci est marquée par une emprise solide d'une certaine forme de catholicisme

et de machisme, tandis que s'est développée une vie culturelle originale, à travers le créole, langue maternelle et véhiculaire des Cap-Verdiens qui, depuis l'indépendance, est heureusement réhabilitée et promue au rang de langue nationale depuis 1979.

Les problèmes politiques ne sont pas négligés. Cabral est presque prophétique, puisque à l'encontre de la position défendue officiellement il souligne et explique les antinomies profondes avec la Guinée-Bissau. On sait qu'à la fin de 1980 un coup d'État guinéen a mis fin unilatéralement du côté guinéen à l'union politique entre les deux pays. C'était une union particulièrement originale inventée et mise au point par Amilcar Cabral (sans lien de famille semble-il avec l'auteur du livre), et qui sous l'égide du P.a.i.g.c., parti politique unique et commun, rapprochait peu à peu les deux nations distantes d'un bon millier de kilomètres et séparées par la mer.

Cette étude fourmille de renseignements, de documents, de statistiques et elle est conduite avec beaucoup de passion, parfois un peu trop car l'auteur ne distingue pas toujours les faits de sa propre analyse ou interprétation. L'auteur s'interroge : L'indépendance, à quoi bon ! si trop peu, si peu de choses ont changé. Ainsi une partie des terres doit être redistribuée si l'on veut modifier la situation actuelle où les terres irriguées (les terres les plus riches) sont rares. Elles sont souvent gaspillées au profit de cultures d'exportation qui, en fait, ne sont guère exportées. Il faut une politique agraire et également agricole en choisissant des cultures qui visent à l'autosuffisance agricole et tiennent compte des réalités du climat. On sait que le gouvernement ne l'envisage pas avant l'an 2000.

Cabral est peut-être trop sévère envers le gouvernement, par idéalisme et parce qu'il est Cap-Verdien. Il faut néanmoins rendre cette justice au gouvernement que, en cinq ans, grâce à l'aide internationale aussi, il a combattu vigoureusement deux fléaux : le ruissellement des eaux au moyen d'un système de digues et de barrages. On modère ainsi l'érosion, on facilite l'infiltration du rare et précieux liquide dans le sol. D'autre part, le reboisement a été sinon planifié, du moins organisé avec quelques résultats déjà spectaculaires. L'une des richesses du Cap-Vert réside dans sa main-d'œuvre, habile, courageuse et habituée à travailler durement une

terre inhospitalière. Le Cap-Vert ne sera vraiment une nation libre que s'il parvient à moins dépendre de l'aide internationale. Il s'emploie d'ailleurs à la diversifier et à l'équilibrer entre l'Est et l'Ouest.

Cabral, en décrivant la structure familiale, montre la persistance d'habitudes anciennes (**padrinagem** en portugais, mot traduit par un néologisme discutable, « compadragage », alors que « parrainage » convient parfaitement). Il s'agit d'un système ancien presque disparu dans les sociétés occidentales. C'est tout un système d'appui où une famille choisie (les parrains et les marraines) remplace si c'est nécessaire les vrais parents, la vraie famille si elle vient à disparaître. L'auteur oublie les contre-marraines (**contra-madrinhas**) qui existent au moins à S. Nicolau. Ce n'est pas la marraine qui a porté l'enfant sur les fonts baptismaux, mais celle qui a porté l'enfant de la maison à la porte de l'église. C'est un peu l'assurance sociale du pauvre, cette confiance que l'on demande aux amis. Ceux-ci ne s'y soustraient pas en cas de besoin. C'est une défense contre les faiblesses ou les carences de la société qui ne prévoit rien comme protection contre l'adversité. On sait que celle-ci peut être particulièrement dure ou cruelle, puisqu'en cas de sécheresse (**seca**) rien ne pousse, toutes les plantes meurent, les animaux aussi et que cela peut arriver pendant plusieurs années de suite.

Dès avant l'indépendance, et pendant la dernière décennie, la société a beaucoup évolué. Les lois plus que les mœurs. La situation de la femme ne s'améliore que lentement, mais les habitudes superposées de sociétés marquées par l'Occident chrétien et machiste, par une Afrique très proche, par l'esclavage, restent tenaces. Le travail féminin et l'émigration sont les ferments qui sont à la source de ces changements. Cela paraît sensible surtout à Mindelo dans l'île de S. Vicente, la seule ville tertiaire de l'archipel et la plus importante également au moins par la population puisqu'à Praia (dans l'île de Santiago) siège le gouvernement, l'administration, l'évêque, bref les pouvoirs. A signaler une émigration féminine originale, celle vers l'Italie qui compte actuellement plus de 5 000 domestiques envoyées par un réseau de prêtres d'origine italienne installé au Cap-Vert depuis quelques décennies.

Au Cap-Vert, religion rime avec superstition et clergé avec vie déréglée. Du moins hier. L'Église locale est riche, puissante. Les prêtres nationaux sont conformes à la tradition de Boccace. Beaucoup d'hommes importants dans l'administration, le commerce, le pouvoir sont les « filleuls » — il faut dire fils — d'hommes d'église. Parfois ces prêtres avaient des enfants de plusieurs lits, d'où les demi-frères. Dans les responsables du gouvernement cap-verdien, nés entre 1920 et

1930, ces filleuls sont nombreux et ils ont pu recevoir une éducation qui leur a ouvert les allées du pouvoir. Ainsi, la religion a des caractéristiques profondément différentes de ce que l'on connaît généralement en Europe. La religiosité s'articule entre l'Église omnipotente et qui rejetait souvent les fidèles hors de son sein pour des raisons économiques et son intérêt propre, et des pratiques superstitieuses influencées complémentaiement par l'Afrique. Ainsi, il y a une série de pratiques fétichistes, de rites déviés, de liturgies parallèles que la superstition explique, mais qui paraissent devoir aussi être justifiés par la diminution du nombre de prêtres. Les Cap-Verdiens ont inventé avant l'Occident les communautés sans prêtres. Quoi qu'il en soit, il y a une grande richesse spirituelle et religieuse, puisque ce recours exprime souvent un des rares espoirs qui subsistent devant l'adversité de la vie quotidienne, en cas de famine provoquée par la sécheresse.

En analysant au chapitre V les **Insuffisances et les Anachronismes**, Cabral aborde un problème essentiel que se posent tous les amis du Cap-Vert, cette nation si attachante est fragile, puisqu'elle dépend de l'aide internationale pour boucler l'essentiel de son budget. Comment sortir de cette dépendance ou au moins la limiter ? On a refusé le tourisme, envahissant et dévastateur, mais ne peut-on pas trouver pour cette main-d'œuvre habile et diligente dans de petites industries ou des entreprises artisanales une activité intéressante ?

Auguste Chevalier, le célèbre botaniste français qui, après une longue mission au Cap-Vert, dans les années 1935, portait un diagnostic lucide et sévère sur l'archipel, rendait indirectement l'homme responsable de la dégradation de la nature par l'existence, notamment, de troupeaux de chèvres sauvages ou non que l'on laissait paître en toute liberté. Ce diagnostic fut sévèrement combattu par les Portugais qui n'acceptaient que des éloges. Le témoignage de Chevalier n'a pas vieilli, mais il est difficile d'aller à l'encontre d'habitudes séculaires, celles qui laissent les animaux paître librement. Comment changer les mentalités dans une société marquée par l'immobilisme. La protection de la nature contre les animaux domestiques est sans doute un des problèmes capitaux pour cet État, mais ce projet ne figure pas parmi les priorités d'action. En fait, il est plus facile de changer de régime politique que de faire évoluer les mentalités dans le sens d'un progrès collectif.

L'auteur n'est pas un flatteur. Mais son information est solide et ses enchaînements rigoureux, convaincants aussi. Pour un Français peu au fait des problèmes du Cap-Vert la bibliographie paraîtra insuffisante. Il faut citer les différentes études que le ministère de la Coopération a publiées depuis l'indépendance, ainsi que certains travaux parus dans des revues spécialisées qui donnent une information complémentaire très utile : **Balafon**, n° 39, **Afrique Agriculture**, juin 1979, janvier et février 80, et les **Travaux de l'université de Haute**

**Bretagne à Rennes** (1980), etc. Également au Portugal divers travaux ont paru récemment. En fait par souci d'évoquer le plus grand nombre de problèmes, certains sont un peu négligés et tout particulièrement l'émigration, par exemple celle en France où l'on compte une colonie de 5 000 à 7 000 Cap-Verdiens, et une publication mensuelle ronéotypée **Novo Arquipélago** qui a dépassé son 50<sup>e</sup> numéro.

Si l'on comprend bien l'intérêt du titre **Le Moulin et le Pilon** qui allie l'Europe et l'Afrique, il paraît assez extérieur au livre dont ce n'est pas le propos essentiel. Il semble avoir été plaqué. Invention de l'éditeur, slogan publicitaire. On préférera le titre d'origine, celui de la thèse, car il est plus éclairant. **Les îles du Cap-Vert, cinq siècles de contacts culturels, mutation et mélange ethnique.**

Les réflexions sur l'avenir politique du Cap-Vert et le projet d'union avec la Guinée-Bissau auraient pu vieillir. La thèse de Cabral, dirigée par le professeur Lebeuf (université de Paris V) porte comme date ultime pour la documentation avril 1979. L'auteur analyse finement et à contre-courant les différences profondes entre les mentalités cap-verdiennes et guinéennes en montrant notamment que les Cap-Verdiens, métis et davantage scolarisés, ont été souvent les vecteurs du colonialisme. C'est un propos qui semble prémonitoire dix-huit mois avant la séparation politique et idéologique des deux nations. Le rêve ou plutôt l'espoir d'Almícar Cabral ne s'est pas réalisé.

Quelques coquilles ou inversions pourront gêner le lecteur (p. 12, par exemple, l'interdiction de la vente de pagnes aux étrangers date de 1687 et non de 1867). Les noms de lieux sont écrits à l'espagnole (San Vicente), parfois à la portugaise comme il convient (São Vicente) parfois sont francisés (Saint-Vincent). Une seule norme paraît préférable et en tout cas l'usage espagnol semble inutile.

Il faut se réjouir de voir imprimée cette thèse qui a reçu la plus haute mention universitaire. L'Harmattan et l'Agence de coopération culturelle et technique ont rendu un service à la documentation, puisqu'il n'existe pas d'autres publications d'ensemble récente en français sur cet archipel. En portugais non plus.

A signaler, enfin, une belle et émouvante préface de Jacques Ruffié, professeur au Collège de France. Vingt ans après Auguste Chevalier, il fut un précurseur du travail scientifique sur le Cap-Vert dans notre pays. Il reste un de nos rares compatriotes à avoir publié sur le Cap-Vert, où il avait réalisé en 1956, avec le docteur Almerindo Lessa, une étude séroanthropologique sur la population de l'archipel. Jacques Ruffié était donc particulièrement bien placé pour écrire : **Aujourd'hui, en Europe, nous sommes tous des Cap-Verdiens. Merci, Nelson Cabral, de nous l'avoir rappelé.**

Jean-Michel MASSA